

De clandestine à « mainstream », est-ce que la techno se perd ?

Autrefois critiquée et marginalisée, la techno occupe aujourd'hui une place importante sur la scène musicale... parfois au grand dam des défenseurs du genre qui voient cette récupération commerciale d'un mauvais œil.

LOUISE PINCHART (ST.)

De la rave party nichée dans une friche industrielle à la *main stage* de Tomorrowland, la musique techno a fait du chemin. Les clubs qui la snobaient il y a quelques années la célèbrent désormais la nuit tandis que les festivals et soirées technos prolifèrent dans le pays. En juillet dernier, cette musique électronique a même rassemblé 40.000 personnes dans un stade d'Amsterdam pour « la plus grosse rave du monde », avec lasers et pyrotechnie à foison. Loin des soirées gratuites et inclusives, les prix grimpent, les fêtes s'agrandissent et le public change. Au risque d'effacer l'identité du genre ?

Si la techno fait danser un public de plus en plus large, ses origines restent relativement peu connues de ses adeptes. Alors que la musique électronique explose dans les années 1970, que la house fait danser les communautés queers de Chicago début 1980, la techno fait son apparition à Détroit dans un contexte peu réjouissant. En proie au racisme et à la violence, la ville industrielle vit à l'époque une terrible crise économique due à l'effondrement de son industrie automobile. La jeunesse afro-américaine précarisée trouve alors une échappatoire dans des clubs de fortune – les boîtes de nuit pour jeunes ayant disparu – où l'on diffuse un nouveau style de musique électronique.

Dérivée du mot *technologie*, la techno s'inspire alors des sonorités de groupes de musique électronique européens (dont Kraftwerk) de l'époque. Proposant des mélodies sombres, dures et répétitives, elle devient rapidement un exutoire pour son public, et ses lieux de diffusion une *safe place* où on s'exprime librement. La communauté queer ne tarde d'ailleurs pas à s'approprier le genre pour défendre sa cause : « Cette musique a eu une grande importance pour la communauté LGBTQIA+ de l'époque. L'éclosion de la culture techno coïncide très fort avec les luttes pour les droits civiques et juridiques de la communauté », explique Christophe Pirenne, musicologue et professeur à l'UCLouvain et l'ULiège.

De Détroit aux capitales occidentales

Petit à petit, la techno de Détroit se globalise : elle traverse les océans, s'installe en Europe, notamment à Londres et à Berlin. Ceci donne naissance à de nouveaux sous-genres musicaux et même à des phénomènes sociaux comme les raves – ces fêtes clandestines dansantes organisées dans des lieux inhabituels et désaffectés. En Belgique, le premier club à diffuser cette musique est le Fuse, qui ouvre ses portes en 1994.

Traité à son arrivée de « musique de marginaux et de drogués », la techno a pourtant au fil des années conquis le cœur des sorteurs. Son côté hypnotique, son invitation au lâcher-prise sans jugement aucun attire un public toujours plus large et diversifié, transformant peu à peu cette sous-culture en phénomène culturel global. Mais cette popularité s'accompagne d'un revers de médaille : la techno se transforme en un genre commercial, dont les frontières avec l'EDM (Electronic Dance Music) ou l'électro populaire sont de plus en plus floues.

« Aujourd'hui, il y a beaucoup moins de recherche artistique et de profondeur dans les morceaux », explique Hugo Humblet, DJ et producteur liégeois. « Ce qui caractérise la techno, c'est entre autres sa répétitivité, ses boucles. Mais maintenant, la structure des compositions a changé : on a une intro, un *break* et un gros *drop*, on raccourcit les musiques pour les rendre plus acces-



sibles, le rythme s'accélère... Ça devient un concours de celui qui fera le plus gros *drop*, on entre dans un jeu de la surenchère et on perd l'identité de ce qu'est vraiment cette musique », ajoute-t-il.

Ces mutations musicales s'accompagnent de transformations dans la *nightlife* belge techno au sens large. A l'image du festival Rave Rebels ou des Open Air du Hangar (un collectif bruxellois), la vie nocturne s'industrialise pour s'éloigner de l'idée « artisanale » et intimiste des clubs de fortune de Détroit. Ces événements aux prix plus élevés attirent un nouveau public aisé. « C'est vrai que le public qui vient est différent de celui des rave partys habituelles. On touche un public plus large vu que ce genre de musique est devenu plus "mainstream" », avance Cameron Heal, cofondateur de Hangar.

Nouvelles identités

Quelle place alors pour ces minorités à l'origine de la culture techno ? A Bruxelles, collectifs et clubs résistent pour proposer des endroits *safe* et inclusifs, fidèles aux valeurs originelles du mouvement. Tom Brus, cofondateur du C12, explique leurs engagements : « C'est vrai que c'est parfois difficile de s'imposer face à tous ces gros festivals, mais on essaie quand même de rester authentiques. On sait que ces musiques viennent des communautés minorisées, donc on essaie de faire en sorte qu'elles s'y sentent bien, avec un gros travail de filtre à l'entrée, une équipe au *help desk* et une *care team*, et on essaie de garder des prix accessibles. Et on a l'impression que ça fonctionne : on a beaucoup de collectifs qui jouent chez nous et qui nous apprécient parce qu'ils voient qu'on fait en sorte de les écouter et de répondre à leurs besoins. »

Stanislawa, DJ et fondatrice du collectif Deep Down East, reste positive quant à l'évolution de la vie nocturne techno et électro : « A Bruxelles, on

constate une belle évolution par rapport à ce qui est mis en place par les collectifs et les clubs. En général, il y a une bonne mixité et une bonne ambiance. Ce n'est pas parce qu'il y a de gros événements technos qu'il ne reste plus de lieux *safe* pour les personnes queers, Finta (femmes, intersexes, trans, agenres et plus, NDLR) ou issues d'autres minorités. Je pense que tout dépend du lieu et du public. »

Les puristes de la communauté ont-ils alors raison de s'alarmer ? Pour Hugo Humblet, la techno ne disparaît pas, elle se divise simplement :

comme cette musique s'est invitée dans toutes les couches sociales de la population, la diversification de l'offre refléterait simplement l'hétérogénéité de son public. Associer la techno d'aujourd'hui à un genre commercial insipide serait donc réducteur et occulterait toutes les initiatives mises en place par sa communauté.

Plus généralement, cette massification du genre n'est pas la première : « A chaque fois qu'un genre musical nouveau et innovant arrive, celui-ci est récupéré par des grosses firmes qui transforment ses idéaux en consommation de masse. Les amoureux de la première heure se sentent alors trahis et s'organisent pour un retour aux sources. Mais ce n'est pas spécifique à la musique techno. On perçoit ce déséquilibre dans tout mouvement de musique », explique Christophe Pirenne. Les débats qui divisent autour de la techno semblent donc être simplement le reflet d'une société à double vitesse, qui navigue entre surenchère et besoin d'authenticité.

C'est parfois difficile de s'imposer face à tous ces gros festivals, mais on essaie de rester authentiques. Et on a l'impression que ça fonctionne

Tom Brus
Cofondateur du C12

”

Le succès de Tomorrowland : démonstration du cheminement de la musique techno depuis ses débuts clandestins. © PHOTO NEWS.

Le dico électro

Avec les musiques électroniques qui se mélangent et se croisent, il peut être difficile de s'y retrouver. Petite mise au point terminologique. **Musique électronique** Terme générique couvrant tous les genres de musique créés avec des instruments électroniques (synthétiseurs, ordinateurs, etc.). **Electro** Aujourd'hui utilisé de manière abusive pour désigner la musique électronique populaire, l'électro était en réalité un genre spécifique de musique électronique, influencé par le funk et le hip-hop. **Techno** Née à Détroit au début des années 1980, la techno se différencie des autres musiques électroniques par son tempo assez soutenu et son style plus froid, sombre et dur. Majoritairement sans voix, elle met l'accent sur les répétitions et l'expérimentation, créant une ambiance souvent plus intense et immersive. Elle se décline en nombreux sous-genres : acid techno, minimal techno (popularisée à Berlin), ambient techno, etc. **House** Originaire de

Chicago à la même période, la house puise ses racines dans le funk, la soul et le disco. Elle a un tempo plus modéré que son amie la techno, se voulant décontractée et dansante. Elle se divise elle aussi en nombreux sous-genres, comme la deep house, l'électro house ou la french touch (Daft Punk, Bob Sinclar). **EDM (Electronic Dance Music)** Acronyme utilisé par les Américains pour désigner les genres de musique électronique conçus pour être joués en clubs et festivals. Musique Tomorrowland par excellence, le but premier de l'EDM est de faire danser le plus de gens possible en utilisant les codes de la musique populaire et commerciale. On pense notamment à Martin Garrix, Avicii ou David Guetta. **IDM (Intelligent Dance Music)** Beaucoup plus expérimentale et intimiste que sa camarade EDM, l'Intelligent Dance Music est non dansante et attire les auditeurs à la recherche de sons électroniques complexes et innovants. On parle aussi d'*electronica*. L.P. (ST)